

Coppée, poète populaire

PAR M. LÉON BOCQUET

On inaugure, demain, une statue de François Coppée, œuvre du sculpteur Chastenet. Le poète est représenté debout, dans une pose très simple et familière, cigarette aux doigts, d'un geste qui lui était coutumier. Et c'est bien ainsi que beaucoup ont connu et aimé l'homme.

Une gravure d'ailleurs, qui illustre une des éditions des œuvres complètes de Coppée, représente à peu près ainsi l'auteur du *Reliquaire* faisant sa promenade quotidienne, à pas lents, l'air bon enfant et amusé. C'est dans un chemin de banlieue « semé d'écailles d'huîtres » qui longe des jardins entourés de treillis, derrière lesquels s'évoquent les rêves modestes de bourgeois retirés des affaires, de rentiers amis des belles plates-bandes et les humbles roseraies des faubourgs. Au loin, on découvre la Seine et, tout à l'arrière-plan, après les ponts, estompé par la brume et la fumée des bateaux sur le fleuve, se dresse Paris, avec ses palais, ses églises, sa cathédrale.

Cette image-là pare sans prétention, mais comme il sied, la couverture du poème *Olivier*. Elle est de Myrbach. Comme l'œuvre de M. Chastenet, elle me semble caractériser à merveille et synthétiser à souhait la poésie simple, sentimentale, fine et narquoise, doucement réaliste, peuplée en somme, mais avec discrétion et élégance, de François Coppée. Cette gravure-là replace, d'un coup, le poète dans le cadre et selon l'harmonie qui lui conviennent. Paris vivant, le pittoresque animé de la rue, les flâneries le long des berges, des boulevards, des fortifications. Elle continue en quelque sorte autour de lui le charme des crépuscules qui tombent, l'intime mélancolie qui envahit le rêveur solitaire devant des villas closes, devant des lumières filtrées sous les portes, à entendre les bruits des pianos qui dénoncent des intérieurs qu'on soupçonne paisibles, reposés, un peu monotones.

Autour de l'effigie de Coppée, se gardera de même ainsi beaucoup des aspects, des figures, de la physionomie et de l'âme de ce Paris pour lequel, citadin invétéré, il avait une si puissante dilection.

**

On pourrait parler de Coppée dramaturge, de Coppée prosateur, de Coppée journaliste et qui eut, un moment, le pouvoir de faire ou de défaire des réputations. On pourrait parler du « grand converti » et de son rôle en des temps troublés, dire l'homme généreux, le confrère indulgent et charitable. Mais je veux insister sur le poète populaire. François Coppée a été essentiellement un poète populaire. Il a été cela avant même d'être le poète croyant, mieux le poète catholique et le citoyen agissant qu'il se montra par la suite. Il n'est pas impossible que ces deux dernières manifestations de l'écrivain aient été, à l'origine même, encloses et comme à l'état latent dans son lyrisme populaire et son altruisme foncier. Aurait-il été si aisément chrétien et si profondément patriote, s'il n'avait toujours aimé, les pauvres, les petits, les malheureux, ceux qui souffrent dans la vie parce que leurs jours sont médiocres ou parce que l'angoisse y est embusquée qui les assaille ?

Coppée a été un narrateur des humbles drames de l'existence, il a éveillé les sympathies de ses lecteurs pour une foule d'âmes moyennes, dont les dou-

leurs et les obscurs dévouements avaient attiré son attention. Il n'a pas témoigné seulement de l'intérêt et de l'enthousiasme devant le devoir et la détresse, il s'est ému de toutes les émotions qui sont les plus accessibles aux braves gens dans l'honnêteté et la simplicité de leur cœur candide et loyal. Et voilà l'explication peut-être du Coppée élégiaque, chantre de l'éternel poème de la vingtième année, du Coppée exaltant la fraternité des cœurs, vibrant au son du clairon, heureux du bruit du tambour, marquant le pas quand passe un régiment et acclamant le drapeau et l'armée. Les *Humbles*, qui furent ses préférés, et Gavroche, dont il a gardé jusqu'au dernier jour le sourire amusé, le vrai croyant qui unit dans un même culte son Dieu et sa patrie, ces gens-là sont du peuple. Et Coppée avait du peuple les sentiments et les qualités généreuses, les joies, les douleurs et les espérances. Quoi d'étonnant que le peuple se soit reconnu dans l'œuvre de Coppée et l'ait aimée ? Il y chérissait ses propres qualités. Coppée, en effet, sera peut-être un des derniers poètes dont les vers auront en cette consécration suprême de la gloire : l'édition populaire. Chaque jour, en effet, accentuée de plus en plus le divorce entre le peuple et la poésie.

Mais François Coppée est de ceux dont la moindre phrase parle à l'âme de la foule. Son œuvre est accessible à tous. Combien de personnes y a-t-il aujourd'hui pour ignorer la *Grève des Forgerons*, le *Petit Epicier de Montrouge*, la *Bénédiction*, le *Passant*, l'*Epave* ? Les mains calleuses des bons artisans ont applaudi ces vers. Des yeux de femmes ont pleuré et pleurent encore au souvenir des héros de ces poèmes.

Coppée a été, si l'on peut dire, un initiateur de la poésie sociale. C'est un beau titre. Il a eu ce talent d'apporter à l'expression des choses tendres ou pitoyables une émotion intense, créatrice, cette pointe de mélancolie, qui plaît et trouve aussitôt le chemin du sentiment. Il a été servi, au surplus, par une langue vigoureuse, colorée et claire.

On a comparé là-dessus Coppée à Béranger. C'est bien à tort. S'il a eu une renommée, au moins égale à celle du chansonnier, elle dépasse de tout ce qui sépare un rimailleur d'un artiste. Ah ! certes, on ne manquera pas d'objecter qu'il y a du prosaïsme chez Coppée. On rééditera ce reproche que sa muse est pedestre. Il est vrai. Elle ne monte pas en carrosse. Elle flânche comme le poète lui-même, à l'écart des grandes routes. Elle préfère les sentiers qui mènent aux coins de banlieue. Elle trouve, chemin faisant, des débris de tous genres, des palissades où se lisent « les noms entrelacés d'Ugène et de Victoire ». Mais, dans ces mêmes chemins détournés, du côté des cabarets à gloriettes, s'en va le peuple des dimanches et fleurissent sous les lilas ou les sureaux, les plus belles idylles.

Qui n'a entendu murmurer un soir de renouveau cette strophe naïve et fraîche :

Mignonne, voici l'avril !
Le soleil revient d'exil !
Tous les nids sont en querelles
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit nicher
Les plumes de tourterelles.

Et si cela paraît un peu romance, c'est moins la faute à Coppée, sans doute, qu'à ceux qui, depuis, avec la sincérité et la grâce en moins, l'ont imité.

De même ne faut-il pas de préférence à tel dizain aimable ou amoureux, des « intimités » de préférence à tel évangile ou telle histoire sanglante, des *Récits épiques*, tirer de l'*Exilée* ce lied qui a servi de thème à tant de plagiaires qui n'ont jamais atteint sa grâce ni sa délicatesse :

L'ÉCHO
J'ai crié dans la solitude.
Mon chagrin sera-t-il moins rude
Un jour, quand je dirai son nom ?
Et l'écho m'a répondu : « Non ! »
Comment vivrai-je en la détresse
Qui m'enveloppe et qui m'opresse,
Comme fait au mort le linceul ?
Et l'écho m'a répondu : « Seul ! »
Grâce, le sort est trop sévère !
Mon cœur se révolte ! Que faire
Pour en étouffer les rumeurs ?
Et l'écho m'a répondu : « Meurs ! »

La meilleure façon d'honorer les poètes, c'est encore de les citer. N'est-ce point qu'elle est belle, reposante, minutieuse d'observation et morale, à la façon

d'un tableau de Greuze, cette scène d'un intérieur de *Petits Bourgeois*, hier marchands, aujourd'hui retirés à la campagne et qui passent les dimanches en famille :

Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre.
Le jardinier s'empile du rire des enfants.
Et, bien que les après-midi soient étouffants.
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin déjà moins échauffé.
Et la lune se lève au moment du café.
Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,
Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,
Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

Il faut bien le remarquer, Coppée peut aborder n'importe quel thème, il reste toujours au-dessus de l'humilité de son sujet. Il le domine par le sentiment et la poésie. Qu'on se rappelle le vieux soulier suburbain et comment finit la pièce :

C'était un vieux soulier, sale, ignoble, effrayant,
Eculé du talon, battant de la semelle,
Laid comme la misère et sinistre comme elle...
Quel poème navrant que cette morne épave !...
Mais dans le vieux soulier, une fleur des champs pousse.

On dirait d'un symbole choisi à dessein. Que si on veut y regarder de près, on constatera tout ce que pareille description suppose de mesure, de tact et de goût pour n'être pas déplaisante. On admirera combien est grand le souci du mot juste, le choix de l'épithète et combien adéquates au sujet l'image et la technique. Car Coppée est un habile ouvrier du vers. Il est un pur artiste. Il avait été à la bonne école du Parnasse et aucun des difficiles et délicats esthéticiens qui fréquentèrent chez Leconte de Lisle et chez l'éditeur Lemerre, n'a jamais refusé de reconnaître la sûre maîtrise du poète. Et c'est Anatole France, cet athénien aujourd'hui fourvoyé dans le scepticisme et l'anarchie, qui a écrit : « S'il suffit d'une médiocre culture pour comprendre Coppée, il faut avoir l'esprit raffiné pour le goûter entièrement. » Cet éloge est considérable. Il renferme le secret de la popularité littéraire de Coppée qui a étendu son public, des humbles qu'il servait jusqu'aux plus exigeants de l'élite intellectuelle. Et cela est d'un magnifique exemple pour tous les porte-lyre et les écrivains de cette heure et de demain.

Léon BOCQUET.